

— Lequel demanda le baron en cherchant à lire dans les yeux de Cyprien la réponse qu'il prévoyait.

— La statue de bronze et le baiser de la Vierge, répondit ce dernier.

Le baron tressaillit malgré lui.

— Il n'y a pas d'autre alternative, continua Cyprien du même ton. Cette femme nous a vendu à Zitzka, et elle doit être punie. Si nous la laissons vivre, nous aurons à lutter contre ses artifices ; et dans le chapitre des événements, nous pourrions être vaincus. Quelle pitié a-t-elle eue pour nous ?

— Aucune, répondit le baron. Mais ce document, comment se trouve-t-il entre vos mains ?

— Elle l'a laissé tomber par accident, en se rendant dans sa chambre, et je l'ai ramassé.

— Peut-être s'est-elle déjà aperçue qu'il lui manque ? dit le comte ; elle pourrait s'alarmer et quitter secrètement le château.

— C'est à vous de donner des ordres pour que personne ne puisse sortir sans le mot de passe, répliqua Cyprien. Veillez à ce que la salle soit vidée à minuit, et quand sonnera une heure, les trois exécuteurs se rendront dans la chambre de la baronne pour la prendre et la livrer à la statue de bronze.

— Il sera fait ainsi, dit le baron. Et le marquis de Schomberg.

— J'aurai l'œil sur le corridor conduisant à l'appartement de la baronne, répliqua Cyprien. Comme je suis sûr qu'elle n'a encore pu lui faire aucune communication particulière, il ignore donc son marché avec Zitzka, et la part qu'elle lui a réservée dans la transaction. S'il reste dans cette ignorance, il vivra, mais s'il vient chez elle.

— Il serait difficile qu'il connût où est situé son appartement, dit le baron, attendu qu'ils n'ont pas eu occasion de causer en particulier.

— Oh ! c'est une femme astucieuse, et il ne suffirait d'un mot qu'elle lui aurait glissée à l'oreille. Si donc, comme je le disais, le marquis va chez la baronne ce soir, si, en un mot, il apprend les projets de cet misérable, alors, lui aussi périra. Car, dans la situation actuelle, il suffirait qu'il sût qu'il existe des moyens de traiter avec Zitzka, pour le décider à entrer en négociations avec les Taborites. Il est dix heures et demie, ajouta Cyprien, à une heure vous me trouverez ici avec les trois exécuteurs.

Le baron fit un signe d'assentiment et sortit.

Cyprien se rendit ensuite dans le corridor sur lequel ouvrait l'appartement de la baronne, et, se plaçant dans l'ombre, il ne perdit pas de vue la porte de sa chambre.

Au bout d'une demi-heure environ, la faible lumière projetée par la lampe suspendue au plafond fut obscurcie par l'ombre d'un homme passant dans le corridor ; et, de sa place, Cyprien reconnut le marquis de Schomberg.

Celui-ci avança avec prudence, comptant les portes à sa droite, et quand il fut arrivé à la septième, il la poussa doucement et entra.

— C'est ce que j'avais soupçonné, se dit Cyprien en sortant de sa cachette. Et, tout en regagnant sa chambre, il murmura avec un accent de triomphe : — Deux victimes cette nuit pour le baiser de la Vierge !

## LVIII

## La dame Blanche et les deux pages

Descendons maintenant dans ces souterrains que nous avons déjà plusieurs fois visités.

Il était onze heures, cette même nuit où se passaient les incidents que nous avons rapportés dans le chapitre précédent, et le marquis de Schomberg entra chez la baronne Hamelin, lorsque la dame blanche sortit de cette vaste salle où Conrad et Lionel avaient été enroulés parmi ceux qui l'habitaient.

La dame blanche portait une lampe à la main, et était suivie par les deux pages, vêtus maintenant de longs habits de deuil. La figure de ces pauvres enfants était pâle et amaigrie, leurs joues étaient creusées, et les yeux avaient perdu leur éclat. La dame blanche, elle, était telle que nous l'avons déjà vue ; mais elle était en proie à une anxiété causée par des nouvelles récentes.

Ils traversèrent la salle de la statue de bronze, et Lionel et Conrad frissonnèrent en passant devant cette image dont ils connaissaient à présent, l'emploi. Cette vue leur rappela aussi la reconnaissance qu'ils devaient à leur bienfaitrice.

— Vous nous pardonnerez, madame, de vous avoir demandé de quitter la salle, ne fût-ce que pour quelques instants ? dit Lionel. J'ai cru remarquer que votre visage est moins calme qu'à l'ordinaire, et je serais désespéré d'ajouter aux chagrins que vous éprouvez.

— Il est vrai, mes jeunes amis, qu'il m'est survenu de nouvelles et sérieuses causes d'affliction ; mais elles n'ont rien de commun avec la faveur que vous m'avez demandée et que je me suis empressée de vous accorder. Je comprends que l'existence monotone que vous menez pèse terriblement. Mais vous savez, ajouta-t-elle, que je ne puis vous laisser errer seuls, dans ces souterrains ; car d'une minute à l'autre peuvent apparaître les serviteurs de la statue de bronze, et si vous étiez rencontrés, nous serions tous perdus.

— Est-ce souvent que les membres du tribunal viennent ici ? demanda Lionel.

Souvent, non, Dieu merci ! répondit la dame blanche en frissonnant ; mais nul ne peut dire quand ils arriveront. Des mois quelquefois se passent sans qu'une nouvelle victime soit livrée à la statue, ou sans que notre communauté s'augmente par l'arrivée de nouveaux infortunés. Vous ne devez donc pas toujours sauver ceux que les chefs du tribunal condamnent à mourir ? dit Conrad.

— Hélas ! pas toujours, répondit la dame blanche. Quelquefois Cyprien en personne surveille l'exécution, d'autres fois, c'est le baron de Rotenberg lui-même, ajouta-t-elle d'une voix tremblante ; et, dans ce cas, l'humanité d'Hubert est impuissante. S'il était venu, rien n'aurait pu vous sauver ; les trois exécuteurs auraient fait leur devoir !

— Oh ! c'est horrible ! murmura Lionel au bras duquel Conrad s'attacha avec terreur.

— Oui, c'est horrible ! répéta la dame blanche. Ces trois frères auxquels je viens de faire allusion furent eux-mêmes condamnés à la vengeance de la statue de bronze, il y a de cela douze ou treize ans. Mais il arriva qu'alors les chefs du tribunal manquaient d'exécuteurs, et on leur laissa la vie à condition qu'ils rempliraient cette terrible fonction.

— Mais n'y a-t-il plus d'espérance qu'un jour viendra où Dieu brisera ce hideux tribunal ? demanda Conrad.

— Peut-être ce temps n'est-il pas éloigné. D'après tout ce que j'ai appris, nous devons être à la veille d'une crise ; et, dans la conclusion qui approche, Dieu veuille que la statue de bronze soit renversée ! La reine de Bohême est dans ce château, contre lequel Zitzka s'apprête à marcher, et...

— Puisse-t-il triompher ! s'écrièrent à la fois Lionel et Conrad, et que sa vengeance...

— Silence, dit la dame blanche en sortant brusquement de la réverie où elle était tombée ; ne parlez pas de vengeance. Vous ignorez que parmi vos compagnons de captivité, il y a des hommes illustres et des femmes remarquables par leur esprit et leur caractère qui sont ici depuis de longues années, et jamais un mot d'amertume ne s'est échappé de leurs lèvres. Laissons la vengeance à celui-là seul qui gouverne le monde.

Pardonnez-nous, madame, si nous avons rien dit qui puisse vous causer de la peine, dit Lionel.

— Je vous répète que je n'ai rien à vous pardonner, répondit la dame blanche. Mais quand je vous aurai dit qu'il n'y a vingt ans que j'habite ces souterrains, et qu'au commencement j'étais seule, ou seule, dans ce sombre appartement où plus de cinquante personnes se réunissent maintenant, chaque jour, pour remercier Dieu de leur avoir sauvé la vie ; quand je vous aurai affirmé que j'ai connu plus d'angoisses et plus de terreur que n'en ont jamais éprouvées toutes ces cinquante personnes ensemble, croyez-vous qu'alors j'aurai le droit de vous recommander la résignation et le renoncement à toute idée de vengeance ? Quant à l'affliction que vous avez remarquée sur mes traits, qu'il vous suffise de savoir que le malheur dont j'ai reçu la nouvelle ce matin me menace que moi seule et tellement la communauté dont vous faites partie. A présent, laissez-moi vous conduire aux tombeaux...

(A continuer)